



desclée
de
brouwer

Parents oui, mais pas tout seuls

Agnès Auschitzka

Parents oui, mais pas tout seuls!

Du même auteur

J'élève mon enfant dans la foi chrétienne, Bayard, 1998.

Traverser les épreuves de la vie avec nos enfants, Bayard, 2001.

Agnès Auschitzka

Parents oui, mais pas tout seuls !

Pour une éducation solidaire

Desclée de Brouwer

© Desclée de Brouwer, 2009
47, rue de Charenton – 75012 Paris
ISBN : 978-2-220-06136-8
ISBN pdf : 9782220087979

Introduction

« Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour avoir un enfant pareil? » Je ne sais pas de quand date cette expression rageuse. Si je devais l'attribuer à un personnage illustre du passé, je la mettrais dans la bouche de Job, ce juste arbitrairement accablé de toutes sortes de maux qui voulut intenter un procès à Dieu pour négligence, maltraitance et injustice aggravée au grand dam de ses amis bien-pensants. En tout cas je me souviens l'avoir entendue un certain nombre de fois dans la bouche de ma mère. Quelques années plus tard, je me suis surprise à l'employer moi aussi. Et plus d'une fois!

Soyons francs : quel parent a jamais pensé ou laissé échapper ce cri d'exaspération? Il est vrai que certains enfants savent forcer savamment la dose pour nous pousser à bout et faire sauter le dernier verrou de notre patience. Même si la dose varie en fonction du tempérament et de l'histoire de chacun, vient le moment où trop c'est trop, tout simplement. Cette goutte qui fait déborder le vase se rapporte autant aux faits, aux gestes ou aux paroles de nos enfants qu'aux sentiments qu'on leur prête à cette occasion. En tout cas, ils parviennent à atteindre en nous un point tellement sensible que nous en arrivons dans ces moments-là

– disons-le clairement – à détester nos enfants. À vouloir les renier ou, plus carrément, à souhaiter les voir disparaître à tout jamais!

Une amie médecin m’a confié un jour avec le sourire de la bienveillance exercée : « Vous savez, j’en vois des patients qui sont prêts à étrangler leurs enfants... Ça ne me choque pas du tout. À chaque fois je leur explique que ce n’est pas une maladie. Ils me quittent sans ordonnance, mais le fait d’avoir déversé leur colère leur permet d’aller mieux! » Et elle me raconte à ce propos un cas tout à fait singulier¹. Excessif sans doute, mais exemplaire.

Comme dans la majorité de ces cas d’exaspération, il s’agissait d’une mère. Il faut noter au passage que les hommes semblent plus résistants à ces attaques familiales, moins sensibles ou tout simplement moins exposés que leurs partenaires féminins. En tout cas, apparemment moins concernés par ces explosions d’exaspération. Cette mère de famille avait trois enfants âgés de vingt, dix-huit et seize ans. Tous vivaient encore au foyer des parents. Le dernier s’enlisait dans une adolescence difficile, ne travaillait pas en classe, traînait avec des voyous, fumait du haschisch dès qu’il le pouvait et faisait les porte-monnaie de ses parents, de ses sœurs, des amis de passage ou de la femme de ménage quand il manquait d’argent. « Tous les jours, j’ai quelque chose à régler, dans le bureau du proviseur ou au commissariat de police ou encore avec le gardien de notre immeuble »,

1. Tous les exemples cités dans cet ouvrage proviennent de situations réelles. Bien sûr les noms, prénoms, lieux, etc., ont été changés afin que toute identification soit impossible.

racontait cette femme. Et mon amie de commenter : « Il lui fallait une sacrée résistance et une solide capacité d'adaptation, d'autant que cette patiente exerçait une profession stressante et que son mari était en recherche d'emploi. À chaque fois qu'elle me rapportait une mésaventure, moi qui ai déjà du mal avec mes deux filles bien innocentes à côté de son garçon, je me disais : "Mais comment fait-elle ? Où trouve-t-elle l'énergie ?" » Vint le jour où elle ne l'a plus trouvée, l'énergie. Son mari, toujours au chômage, venait de subir en urgence une opération chirurgicale. Tout s'était bien passé mais il devait rester deux semaines à l'hôpital. Un soir, après avoir refusé de l'accompagner auprès de son père, son fils profita de son absence et de celle de ses deux sœurs pour laisser une bande de copains peu recommandables envahir l'appartement. Quand sa mère rentra, elle trouva un salon dévasté. Des bouteilles et des verres jonchaient le sol au milieu de chips et autres victuailles. Détail stupide mais qui la toucha : un des fauteuils arborait une énorme tache de café. Mais le pire n'était pas là. En fouillant un peu, elle dut se rendre à l'évidence : de précieux petits objets de collection avaient bel et bien disparu ! Vraisemblablement volés pour être revendus. Ses deux filles étaient rentrées mais, devant le désastre, l'une d'elles avait pris ses affaires pour aller se réfugier chez une amie. Quant à son fils, où était-il ? Elle n'en savait strictement rien. C'est le lendemain matin, toujours sans nouvelles, qu'elle se rendit chez mon amie. Celle-ci se souvient très bien des premiers mots qu'elle prononça avant d'entamer le récit de cette soirée cauchemardesque : « Je n'ose pas vous le dire, c'est affreux, mais